

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1930

THESE

N° 272

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

JEAN LE GEARD

Né à Die (Drôme), le 12 Novembre 1901

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

MONTAIGNE HYDROLOGUE

Président : M. MAURICE VILLARET, Professeur

PARIS

AMÉDÉE LEGRAND, ÉDITEUR

93, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 93

1930

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT EN MÉDECINE

ANNÉE 1930

THÈSE

N° _____

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

JEAN LE GEARD

Né à Die (Drôme), le 12 Novembre 1901

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

MONTAIGNE HYDROLOGUE

Président : M. MAURICE VILLARET, *Professeur*

PARIS

AMÉDÉE LEGRAND, ÉDITEUR

93, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 93

1930



LE DOYEN. M. ROGER.

I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie.	ROUVIÈRE
Anatomie médico chirurgicale et chirurgie expérimentale	CUNÉO.
Physiologie.	ROGER
Physique médicale.	STROHL.
Chimie médicale.	DESGREZ
Bactériologie.	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale.	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales.	BAUDOUIN.
Pathologie médicale.	CLERC.
Pathologie chirurgicale.	N.
Anatomie pathologique.	ROUSY
Histologie.	CHAMPY
Pharmacologie et matière médicale.	TIFFENEAU.
Thérapeutique.	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive.	TANON
Médecine légale.	BALTHAZAR
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	MÉNÉTRIER.
Pathologie expérimentale et comparée.	RATHERY.
Hydrologie, thérapeutique et climatologie.	M. VILLARET.
Clinique médicale.	CARNOT.
	BEZANÇON.
	ACHARD.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance.	LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants.	NCBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux.	GULLAIN.
Clinique des maladies infectieuses.	TEISSIER.
	DELBET.
Clinique chirurgicale.	HARTMANN.
	LEJARS.
	GOSSET.
Clinique ophthalmologique.	TERRIEN.
Clinique urologique.	LEGUEU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements.	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique.	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale.	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique.	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale.	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique.	SERGENT.
Clinique de la tuberculose.	Léon BERNARD
Professeur sans chaire.	MAUCLAIRE.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.		MM.	
ALAJOUANINE	Neurologie et psychiatrie.	LABBÉ (Henri)	Chimie biologique.
AUBERTIN	Pathologie médicale	LABOCHE (Guy)	Pathologie médicale.
BÉNARD (Henri)	Pathologie médicale	LEMAITRE	Oto-rhino-laryngologie.
BINET	Physiologie.	LEROUX	Anatomie pathologique.
BLANCHETIÈRE	Chimie biologique.	LEVEUF	Pathologie chirurgicale.
BROCQ	Pathologie chirurgicale	LÉVY-VALENSI	Neuro-psychiatrie.
BRULÉ	Pathologie médicale.	LIAN	Pathologie médicale.
CADENAT	Pathologie chirurgicale.	MERCIER (Fern.)	Pharmacologie.
CATHALA	Pathologie médicale	MILLOT	Histologie.
CHABROL	Pathologie médicale.	MONDOR	Pathologie chirurgicale.
CHEVALLIER	Pathologie médicale.	MOREAU	Pathologie médicale.
DE GAUDART D'ALLAINES	Pathologie chirurgicale.	MOULONGUET	Pathologie chirurgicale.
DOGNON	Physique.	MOURE	Pathologie chirurgicale.
DONZELOT	Pathologie médicale.	MULON	Histologie.
ÉCALLE	Obstétrique.	OBERLING	Anatomie pathologique.
FEY	Urologie.	OLIVIER	Anatomie.
GARNIER	Pathologie expérimentale.	PIÉDELIEVRE	Médecine légale.
GASTINEL	Bactériologie.	PORTES	Obstétrique.
GATELLIER	Pathologie chirurgicale	QUÉNU	Pathologie chirurgicale.
GIROUD	Histologie.	RICHET	Physiologie.
HARVIER	Pathologie médicale.	SÉZARY	Dermatologie et syphiligraphie.
HOVELACQUE	Anatomie.	VALLERY-RADOT (Pasteur)	Pathologie médicale.
HUTINEL	Pathologie médicale.	VAUDESCAL	Obstétrique.
JOANNON	Hygiène.	VELTER	Ophthalmologie.
JOYEUX	Parasitologie.	VERNE	Histologie.
		VIGNES	Obstétrique.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.		MM.	
BUSQUET	Pharmacologie.	NEVEU-LEMAIRE	Parasitologie.
GUÉNIOT	Obstétrique.	RETTERRER	Histologie
LEQUEUX	Obstétrique.	ZIMMERN	Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE

à titre permanent

MM.		MM	
ALGLAVE	Clinique chirurgicale.	LÉVY-SOLAL. . .	Clinique obstétricale.
AUVRAY. . . .	Clinique chirurgicale.	LÉRI.	Clinique médicale.
BASSET	Clinique chirurgicale	METZGER	Clinique obstétricale.
CHEVASSU. . . .	Clinique chirurgicale.	MOCQUOT. . . .	Clinique chirurgicale.
LAIGNEL-LAVASTINE. .	Clinique médicale.	PROUST.	Clinique chirurgicale.
LE LORIER. . . .	Clinique obstétricale.	SCHWARTZ	Clinique chirurgicale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, professeur sans chaire	}	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidents du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adul- tes.
FREY		Stomatologie.
CHAILLEY-BERT		Éducation physique.
LEDoux-LEBARD		Radiologie clinique.
WEILL-HALLÉ		Puériculture.

Par délibération en date du 9 Décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA FEMME

Au moment de soutenir ma thèse, mes longues années de jeunesse se rassemblent d'elles-mêmes et se déroulent en ma mémoire avant de disparaître à jamais.

Qu'il m'est cher de remarquer que de toutes ces années, les plus douces et les plus heureuses ont été celles passées avec toi, ma chère Femme ! Laisse-moi te dire le plus profond merci pour avoir si bien rempli ton rôle de compagne en comprenant que ton mari était de ceux pour lesquels le poète a écrit ces vers dont tu t'es plu à satisfaire le désir :

*« Il leur faut dans leurs heures d'étude
Une âme qu'autour d'eux ils sentent se poser,
Il leur faut une solitude
Où voltige un baiser ! »*

SULLY-PRUDHOMME.

A MA MÈRE ET A MON PÈRE

Cette thèse représente à vos yeux, chers Parents, trop de sacrifices admirables de votre part, trop d'espérance, trop de rêves, trop de projets caressés en commun, trop de bonté et trop de sollicitude aussi à mon égard pour que j'essaie de les préciser et de les rappeler ici.

Laissez-moi seulement vous dire que tous les sentiments d'affection et de gratitude dont un fils est capable, s'en vont vers vous avec le regret profond de ne pas être ensemble, en ce jour.

A MES FRÈRES

Avec la plus sincère affection fraternelle et l'assurance de mon dévouement sans borne.

A TOUS CEUX QUI, PARENTS ET AMIS, ME SONT
CHERS ET QUI, D'UNE FAÇON OU D'UNE AUTRE
M'ONT AIDÉ OU PROTÉGÉ.

Hommages reconnaissants.

A NOTRE PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR MAURICE VILLARET
PROFESSEUR D'HYDROLOGIE ET DE CLIMATOLOGIE MÉDICALES
A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS
MÉDECIN DE L'HOPITAL NECKER
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

En hommage de profonde et très respectueuse reconnaissance pour le grand honneur qu'il nous a fait en acceptant de présider notre jury de thèse.

A MES JUGES

En leur demandant la plus large bienveillance à notre égard.

A MES MAÎTRES DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
ET DES HOPITAUX DE PARIS

Respectueuse gratitude.

Introduction

De nombreuses études médicales ont été consacrées à Montaigne. Il existe même un « DICTIONNAIRE MÉDICAL DES ESSAIS ». Mais tout n'a pas été dit encore, si l'on en juge par les commentaires que le docteur Armaingaud a ajoutés à son admirable édition des œuvres complètes de Montaigne.

C'est en relisant, dans cette édition, le « JOURNAL DE VOYAGE », que l'idée nous est venue de grouper pour notre thèse inaugurale, les impressions éprouvées par le moraliste au cours de ses pérégrinations, ses réflexions sur les eaux thermales et les stations qu'il a visitées, sans oublier de remarquer, çà et là, souci de médecin psychologue, s'intéressant à l'homme tout entier, esprit et corps, les profondes modifications exercées sur le caractère du philosophe par la tyrannie obsédante du mal qui fut la raison de ses voyages.

Puisque les voyages d'études aux stations thermales constituent toujours le meilleur moyen de s'instruire en se distrayant, on nous excusera de rappeler une fois de plus celui de l'homme de génie que Saint-Beuve appelait

« de Français le plus sage qui ait jamais existé » et de faire revivre ainsi, en notre mémoire, une page des plus curieuses du lointain passé.

CHAPITRE I^{er}

La Santé de Montaigne

LES CAUSES DU VOYAGE DE MONTAIGNE AUX EAUX THERMALES

Montaigne était un arthritique; on ne sait si dans son enfance cette hérédité s'est manifestée par des angines, des affections cutanées, certains troubles nerveux dits neuro-arthritiques, des rhumatismes ou autres symptômes. Montaigne semble dire qu'il était un gros enfant joufflu et bien portant. Devenu adulte, son régime de vie et son hygiène favorisèrent l'apparition des premiers symptômes morbides.

Il mange beaucoup et très vite, sans causer pendant le repas : « Il y a de l'indécence de manger goulûment comme je le fais; je mors souvent ma langue, parfois, mes doigts de hastiveté, J'en pers le loisir de parler, qui est un si doux condiment des tables ». S'il boit un peu, sa voracité est considérable : il ira jusqu'à jeûner toute

la journée, pour augmenter le plaisir qu'il aura à assouvir sa faim le soir même, et « pour dresser sa volupté à mieux faire son profit et se servir plus alaiement de l'abondance ».

Après les repas, il restait congestionné; il ne peut se coucher aussitôt après son repas du soir : un long intervalle lui est nécessaire pour digérer; très sujet au météorisme, il donne sur ce point de nombreux détails.

Il avait de fréquents accès de migraine, ainsi que des rhumatismes, des crises de rhumatisme, des palpitations qui cessèrent en même temps qu'apparaissait la première crise de colique néphrétique : « J'ai laissé envier et mourir en moy de mort naturelle, des rhumes, des flexions goutteuses, relaxions, battements de cœur, migraines et autres accidents, que j'ay perdus quand je m'estois à demy formé à les nourrir. »

Il eut de l'eczéma chronique, localisé aux oreilles, et il se consolait en se disant que les démangeaisons dont il souffrait devenaient une sensation agréable lorsqu'il se grattait.

S'il fit dans sa jeunesse des excès sexuels, il déclare être assez continent depuis son mariage. Sa vie solitaire était en même temps très sédentaire : peu d'exercices, sauf quelques promenades à cheval. Il passait le reste du temps à rêver, à lire, à composer ses « ESSAIS ».

Montaigne a certainement eu le pressentiment de sa maladie. « J'avois pensé maintes fois à part moy, que j'allois trop avant, et qu'à faire un si long-chemin je ne fouldrais pas de m'engager enfin en quelques malplaisante rencontre ».

Il craignait la gravelle, semblable au malade dont il parle, qui avait « la pierre en l'âme avant qu'il l'ayt aux reins ». « Je voudrois bien, de plusieurs aultres présents qu'ils (les ans) ont à faire à ceux qui les hantent longtemps, qu'ils en eussent choisi quelqu'un qui m'eust été plus acceptable; car ils ne m'eneussent sceu faire que j'eusse en plus grande horreur, dès mon enfance : c'estoit à poinct nommé de tous les accidents de la vieillesse, celui que je craignois le plus ».

Son père ayant souffert de la pierre pendant les sept dernières années de sa vie, Montaigne s'attendait à hériter de « cette qualité pierreuse ». « Les prévoyant autrefois d'une vue faible, délicate et amollie par la jouissance de longues années d'une heureuse santé, je les avais conçues », dit-il, « par imagination, ces choliques si insupportables, qu'à la vérité j'en avais plus de peur que je n'y trouvai de mal ». Et bien loin de se croire le plus infortuné des hommes, il s'estime fort heureux de ne pas être plus accablé, et se tient pour un privilégié. Il répète plusieurs fois que la maladie lui laisse plus de bon temps qu'elle ne lui en apporte de mauvais, « entremeslant », dit-il, « de longues poses de repos, comme pour me donner le moyen de méditer sa leçon à mon aise » ; et l'on n'a point, ajoute-t-il, à se plaindre des maladies qui partagent loyalement le temps avec la santé.

Au lieu de maudir son sort, il trouve à la nature, dispensatrice assez capricieuse des biens et des maux, toutes sortes d'excuses ou de circonstances atténuantes. Tout d'abord, ne paraissant pas douter que les excès de jeunesse puissent rendre certains organes plus sensibles et

plus vulnérables à toutes les influences nocives, il prend plaisir à reconnaître que les cuisantes douleurs qui déchirent son urètre au passage de « quelque pierre épineuse et hérissée » sont quelque peu méritées : « C'est un mal qui te bat les membres par lesquels tu as le plus failli. Tu es homme de conscience : regarde ce châtement; il est bien doux au prix d'autres, et d'une faveur paternelle. » Il fait aussi allusion, dit le docteur Armaingaud, aux hémorrhagies de sa jeunesse, dont il eut, dit-il, « deux atteintes légères toutefois et préambulaires »; « Regarde encore la tardivité de ton mal : il n'incommode et n'occupe que la saison de ta vie qui ainsi comme ainsi est meshuy (désormais) perdue et stérile, ayant fait place à la licence et plaisirs de ta jeunesse comme par composition ».

Et puis, dit-il, quelle heureuse chance d'avoir affaire à un mal dont les crises sont aussi brusques dans leur début que dans leur fin : « Est-il rien de plus doux au prix de cette soudaine mutation, quand, d'une douleur extrême, je viens, par la vidange de ma pierre, à recouvrer comme d'un éclair la belle lumière de la santé, si libre et si pleine, comme il advient en nos soudaines et plus aspres choliques ? Y a-t-il rien en cette douleur soufferte, qu'on puisse contrepoiser au plaisir d'un si prompt amendement ? De combien la santé me semble plus belle après la maladie, si voisine, si contiguë, que je les puis reconnaître en présence l'une de l'autre, en leur plus haut appareil, où elles se mettent à l'envy comme pour se faire teste et opposition. Tout ainsi que les Stoiciens disent que les Vices sont utilement introduits pour donner prix et faire espaule à la vertu, nous pouvons dire avec meilleure

raison et conjecture moins hardie, que Nature nous a presté la douleur pour l'honneur du service de la volupté et l'indolence. »

D'autre part, dit Montaigne, les maladies autres que la cholique pierreuse sont plus grièves encore par leur suite que par leurs effets immédiats. Elles sont souvent traînantes : « On est un an à se ravoir, toujours plein de faiblesse et de crainte. Avant qu'on vous ait déffublé d'un couvre-chef et puis d'une calotte, avant qu'on vous ait rendu l'usage de l'air et du vin, et de votre femme et des melons, c'est grand cas si vous n'este rechu en quelque nouvelle misère ? Celle-ci a le privilège d'emporter tout avec elle, là où les autres laissent toujours quelque impression et altération qui laisse le corps susceptible de nouveau mal ».

Mais ce mal de pierre n'est pas seulement excusable en ce qu'il se contente de sa possession sur nous, sans l'étendre et sans introduire avec lui toute une « séquelle ». Il est « courtois et gracieux » en ce que son passage apporte avec lui quelque utile conséquence, puisqu'il l'a déchargé « d'autres accidents tels que la fièvre » à laquelle il était quelquefois sujet. Il n'est pas jusqu'aux vomissements qui accompagnent la crise, qui n'aient l'avantage de le purger; et le jeûne obligatoire auquel il est réduit « digère ses humeurs peccantes », « nature vidant en ces pierres ce qu'il y a de superflu et de nuisible en mon corps ».

Une autre faveur de sa colique, c'est qu'elle ne l'empêche pas de monter à cheval. Pendant la plus grande violence de la crise, il peut chevaucher dix heures durant :

« Les autres maladies gehennent bien autrement nos actions, troublent tout notre ordre, et engagent à leur considération tout l'état de la vie. Celle-ci vous laisse l'entendement et la volonté à votre disposition et la langue et les pieds et les mains; elle vous éveille plutôt qu'elle ne vous assoupit. L'âme est frappée de l'ardeur d'une fièvre, altérée d'une épilepsie, disloquée par une aspre micraine; et enfin estonnée par toutes les maladies qui blessent la masse et les plus nobles parties. Ici, l'âme n'est point attaquée; et si elle fléchit, s'il lui va mal, c'est à sa coulepe, c'est qu'elle se trahit elle-même, s'abandonne et se démonte. »

Montaigne signale encore en son mal cette particulière commodité « qu'il donne peu à deviner ». Pas d'incertitude sur le diagnostic. La marche de la maladie est connue d'avance. « Ici, nous sommes dispensés du trouble auquel les autres maux nous jettent par l'insuffisante connaissance de leurs causes, conditions et progrès; troubles infiniment pénibles. Mon mal et moi n'avons que faire de consultations et interprétations doctorales; les sens nous montrent clairement ce que c'est, où c'est. »

La fréquence même de la maladie dont il souffre lui enlève, déclare-t-il aussi, tout droit de se plaindre. « La compagnie doit me consoler, étant tombé en l'accident le plus ordinaire aux hommes de mon temps. J'en vois partout affligés de même nature de mal et, des hommes qui en sont frappés, il en est peu de quittes à meilleure raison. »

A ceux qui, en effet, usent de la médecine, « il leur coûte la peine d'un fâcheux régime et la prise ennuyeu-

se et quotidienne des drogues médicinales, là où je ne dois mon soulagement qu'à ma bonne fortune... Si vous consultez les médecins, le mal vous pince d'un côté, le remède de l'autre. Je hais les remèdes qui importunent plus que la maladie. D'être subject à la colique et subject à m'abstenir de manger des huîtres, ce sont deux maux pour un. »

Quelle est la date précise de sa première crise de colique néphrétique ? Dans son chapitre « De la ressemblance des enfants aux pères », il dit qu'il commença à en souffrir quarante-cinq ans après sa conception; la première attaque aurait donc eu lieu tout au début de 1577 : il avait alors quarante-trois ans.

Or, dit le docteur Armaingaud, dans son avant-propos au « *Journal* », Montaigne, devenu malade à quarante-cinq ans, non seulement n'est en proie à aucune inquiétude délirante ni même exagérée à l'occasion de ses accès de coliques néphrétiques ou de sa goutte (les seules maladies dont il nous ait longuement entretenus), non seulement on ne peut constater aucune disproportion réelle entre la violence et la fréquence de son mal, et l'attention qu'il lui accorde, mais, nous l'avons vu, il considère ces souffrances comme un tribut qu'il peut payer à la nature; comme des interruptions fâcheuses, mais supportables, auxquelles sont inévitablement soumises les douleurs de la vie, comme un loyer dû à la vieillesse et dont il serait ridicule, soit d'être surpris, soit de se plaindre. Et c'est là, ajoute le docteur Armaingaud, un ensemble de caractères qui excluent tout imputation d'hypocon-

due, même si l'on ne songe qu'à la forme la plus légère, la plus atténuée de cette maladie.

*
* *

Montaigne était optimiste; ce qui ne l'empêcha point de chercher, comme il était naturel, des remèdes à sa maladie; mais il ne croyait guère aux drogues; il essaya des eaux thermales.

« Je fus premièrement à Aigues-Caudes, de celle-là je n'en sentis aucun effet, nulle purgation apparente; mais je fus un an entier aprez en estre revenu sans aucun ressentiment de colique, pour laquelle j'y estoy allé. Depuis, je fus à Banieres, cellescy me firent vuyder force sable, et me tinrent le ventre longtemps après fort lache. Mais elles ne me garantirent ma santé que deux mois : car après cela j'ay été tresmal traicté de mon mal ». A Preissac, à Barbotan, il ne retira aucun soulagement.

« Les accès, disait-il, me reprennent si souvent, que je ne sens quasi plus d'entière santé ». Ayant la haine et le mépris de la médecine, il a cependant toujours un peu d'espoir dans les eaux thermales, « parce que c'est une potion naturelle, simple et non mixtionné, qui, au moins, n'est pas dangereuse, si elle est vaine... Il ne leur faut pas oster aussi qu'elles n'esveillent l'appétit et ne facilitent la digestion, et nous present quelque nouvelle allégresse, si on n'y va du tout abatu de forces. Mais moy je n'y ay esté ny ne suis deliberé d'y aler que sain et avecques plaisir ». « Qui n'y apporte, ajoutait-il à son retour d'Italie, assez d'allégresse, pour pouvoir gouter le plaisir des

compagnies qui s'y trouvent et jouyr des promenades et exercices, à quoy nous convie la beauté des lieux, où sont communément assises ces eaux, il perd sans doubte la meilleure pièce et plus assurée de leur effect ».

Outre le désir d'éprouver la force bienfaisante des eaux les plus renommées, il sentait un besoin quelque peu maladif et inquiet de changer de place. « Je sçay bien, avouait-il plus tard, qu'à le prendre à la lettre, ce plaisir de voyager, porte tesmoignage d'inquiétude et d'irrésolution ». « Je courrois d'un bout du monde à l'autre, chercher un bon an de tranquillité plaisante et enjouée, moy, qui n'ay autre fin que vivre et me resjouyr ». « Je sais bien ce que je fuis, mais non pas ce que je cherche. »

La curiosité insatiable de son esprit l'aiguillonnait encore. A force de relire ses livres préférés, il les épuisait; il voulait quitter pour quelque temps Sénèque et Plutarque, et converser avec des vivants, des hommes d'autres pays. Son imagination se plaisait « plus des choses estrangers que des nostres ». « Les polices, disait-il, les mœurs loingtaines me flattent, et les langues. » « J'estime tous les hommes mes compatriotes... Le voyager me semble un exercice profitable. L'âme y a une continue exercitation, à remarquer des choses incogneuës et nouvelles. Et je ne scache point meilleure escole, comme j'ay dict souvent, à façonner la vie, que de lui proposer incessamment la diversité de tant d'autres vies, fantaisies et usances; et luy faire goûter une si perpétuelle variété de formes de notre nature ». Il avait recommandé en effet aux jeunes gens « la visite des pays estrangers... pour en rapporter principalement les humeurs de ces na-

tions et leurs façons : et pour frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui... »

D'autres motifs conviaient Montaigne à quitter la France. « L'autre cause qui me convie à ces promenades, c'est la disconvenance aux mœurs présentes de notre Etat ». Et il explique que cet horrible spectacle que lui donnent les mœurs de la France le décide à s'éloigner pour quelque temps de son « voisinage » où règnent « une forme d'Etat si débordée qu'à la vérité c'est merveille qu'elle se puisse maintenir », « des mœurs si monstrueuses en inhumanité surtout et déloyauté », qui est pour lui « la pire espèce des vices », qu'il n'a pas « le courage de les concevoir sans horreur ». A ceux qui lui objecteraient qu'en voyageant il risque de trouver à l'étranger des mœurs et des sociétés aussi peu recommandables, il répond qu'il sait bien ce qu'il fuit en quittant son pays, mais qu'il ignore ce qu'il trouvera au dehors, et qu'enfin c'est toujours gain de changer un mauvais état contre un état incertain et que les mœurs d'autrui ne nous chagrinent pas autant que les nôtres. D'ailleurs il n'était pas sans savoir plus ou moins qu'au moment où il commençait son voyage, les conditions politiques étaient moins troubles en Allemagne et en Italie qu'elles ne l'étaient en France.

Il était aussi une autre cause, signalée par le docteur Armaingaud, qui a poussé Montaigne à ce grand voyage : c'est le caractère de sa femme qui, sinon constamment, du moins à de certains moments, le faisait souffrir et le portait à se séparer d'elle pendant quelques mois. Ne dit-il pas, en effet, que les femmes ont tendance à disconvenir

à leurs maris, qu' « elles saisissent à deux mains toutes les couvertures de leur contraster ». Et plus loin, quand il cite le mot de Caton : « Autant de valets, autant d'ennemis », n'ajoute-t-il pas qu'ainsi Caton a voulu nous avertir que « femme, fils et valet, autant d'ennemis à nous ? » Montaigne dit encore que les petites épines du ménage, par leur nombre et leur répétition, l'impatientent et l'agacent. On peut donc ajouter aux raisons de son voyage son désir de fuir momentanément les soucis du ménage, « car l'absence dépouille de tous tels pensements ».

CHAPITRE II

Le Voyage de Montaigne

I. Du Périgord à Bade.

L'auteur des « *Essais* » quitta son château de Montaigne le 22 juin 1580. Plusieurs gentilhommes des ses amis l'accompagnaient, ainsi qu'un de ses frères. Le voyage se fit tantôt par voitures de louage, qui servaient plutôt à porter les bagages que les hommes, tantôt le plus souvent à cheval.

A Epernay, à la sortie de la messe où il était allé parce que l'évêque de Reims officiait ce jour-là, et aussi parce que c'était la fête de Notre-Dame de Septembre, Montaigne rencontre un jésuite de ses amis, réputé pour son érudition en théologie et en philosophie, le célèbre Maldonat. Ils eurent ensemble plusieurs conversations, et, entre autres choses, le jésuite lui apprit qu'il revenait des eaux de Spa où il avait été avec M. de Nevers. Il lui conta que c'étaient des eaux extrêmement froides, « si froides

qu'aucuns qui en boivent en entrent en frisson et en horreur ». Il en avait pris pour sa part jusqu'à cent onces. Elles se buvaient indifféremment à jeun ou après le repas : « On en boit, ajoute-t-il, quinze jours ou trois semaines pour le moins. C'est un lieu auquel on est très bien accommodé et logé, propre contre toute obstruction et gravelle. Toutefois, ni M. de Nevers ni lui n'en étaient devenus plus sains. Aucun discours n'était plus capable de détourner Montaigne des eaux de Spa.

Il poursuivit donc son voyage par Châlons où il logea à la Couronne « un beau logis » où l'on faisait le service en vaisselle d'argent, et où les lits avaient des couvertures de soie. A Vitry-le-François, il apprit l'histoire d'un homme qui, jusqu'à l'âge de 22 ans, avait été fille, et qui, en faisant un effort pour faire un saut, se trouva transformé en homme; aussi fût-il recommandé aux jeunes filles, à partir de ce jour, de ne pas faire de grandes enjambées si elles voulaient éviter pareille mésaventure. Il est probable qu'il s'agit là d'un cas de prolapsus utérin, par rupture du muscle releveur de l'anus, survenu, comme cela peut se voir, pendant un saut violent : l'utérus sortant de la vulve donnait l'aspect d'un membre viril.

Montaigne fût retenu, par un accès de colique habituelle, dans un petit village, Manesse, et ne pût visiter, comme il en avait conçu le projet, Toul, Metz, St-Dizier. Après avoir traversé Vaucouleurs, Donnémcy, « d'où était native cette fameuse pucelle d'Orléans qui se nommait Jeanne Day ou Dallis », après avoir couché à Neufchâteau, Montaigne en repartait le lendemain pour Mirecourt, d'où il se dirigea sur Epinal, dont l'entrée lui fût refusée,

à lui et à ses compagnons, parce qu'ils venaient de Neuf-château, où la peste sévissait peu de temps auparavant. Ils dînèrent à Plombières le même soir.

Montaigne et ses compagnons descendirent à l'hôtellerie de l'Ange, située entre le bain de la Reine et celui des Capucins. Sans être luxueux, le logis était commode et les hôtes obligeants. La cuisine était convenable, mais le pain et le vin franchement mauvais. Le chauffage n'était pas compté, le bois ne donnant que la peine de le couper. La nourriture des chevaux ne coûtait que sept sols; au temps de grande presse on pouvait avoir un appartement composé de plusieurs pièces pour un écu par jour.

Les habitants chez qui logeaient les baigneurs étaient tenus à une contribution spéciale pour exercer cette industrie. Le rôle de cet impôt n'était établi qu'en fin de saison, au prorata des étrangers reçus par chaque logeur, afin de garantir les baigneurs contre l'exploitation des hôteliers; ceux-ci étaient menacés de poursuites, s'ils dépassaient les tarifs fixés.

Montaigne ne séjourna dans la station dont il avait fait choix que onze jours seulement. Levé de très bonne heure, il se rendait à la source dès sept heures. Il ne buvait pas moins de neuf verres dans la matinée. A midi, il déjeunait. Il prenait un bain tous les deux jours, sur les quatre heures après-midi; il y restait environ une heure. Ce jour-là, il se passait généralement de souper. Quand il arriva, au mois de septembre, à Plombières, il y avait encore un certaine affluence de baigneurs, « à cause que la sécheresse et les chaleurs avaient été plus grandes et plus longues que de coutume ».

Montaigne nous informe d'une façon très précise de la quantité de boisson qu'il a absorbée pendant son court séjour : il bût neuf verres les huit premiers jours, et sept les trois jours suivants, ceci indiquant la dose de chaque journée. Il se baigna cinq fois durant le même laps de temps; il avait trouvé plus commode de prendre l'eau avant le dîner, prétendant qu'elle se montrait de la sorte plus efficace.

Les eaux le faisaient uriner, et au graveleux qu'il était, elles apportaient un notable soulagement; il constate que l'appétit est bon ainsi que le sommeil, le ventre relâché; rien de mon état ordinaire, dit-il, ne s'empira par l'usage des eaux. A peine avait-il ressenti le cinquième jour une « colique très véhémente, plus que les siennes ordinaires », au côté droit, où il n'avait jamais éprouvé de douleur. Il rendit deux petites pierres, puis du sable.

Afin de marquer son passage à Plombières, notre voyageur commanda à un peintre de l'endroit un écusson à ses armes, en bois, que l'hôtesse fit attacher à sa muraille, à l'extérieur.

C'est aussi à Plombières que Montaigne rencontra un homme de guerre, le seigneur d'Andelot, qui présentait une particularité digne d'être remarquée : « Il avait un endroit de barbe tout blanc et un coté de soucil ». Ce changement de coloration lui était survenu brusquement, à la suite d'une fâcheuse nouvelle.

« Au devant du grand bain » était affiché un règlement rédigé en langue allemande et française; en voici quelques extraits :

Interdiction est faite à toute personne, de quelque condition, région et province qu'ils soient, de prononcer des propos injurieux et tendans à querelle, porter armes esdits beings, donner desmanty ni mettre lamain aus armes, à peine d'estre punys griesvement, comme infracteurs de sauve-garde, rebelles et désobéissans à son altesse.

Aussi à toutes filles prostituées et impudiques d'entrer aux dits beings ny d'en approcher de cinq cents pas, à peine au fuët, des quatre carres des dits beings. Et sur les hostes qui les auront receues ou recelées, d'emprisonnement de leurs personnes et d'amande arbitraire.

Soubs mesme peine est défendu à tous user envers les dames, damoiselles et autres femmes et filles estant aux dits beings, d'aucuns propos lascifs ou impudiques, faire aucuns attouchements deshonnêtes, entrer ni sortir desdits beings irreverement contre l'honnesteté publique.

Et parce que, par le bénéfice desdits beings, Dieu et nature nous prouvent plusieurs guérisons et soulagemans, et qu'il est requis une honneste mundicité et pureté, pour obvier à plusieurs contagions et infections qui se pourraient engendrer, est ordonné expressement au maistre desdits beings, prendre soigneuse garde et visiter les corps de ceux qui y entreront, tant de jour que de nuict, les faisant contenir en modestie et silence pendant là nuict, sans bruiet, scandale ni dérision. Que si aucun personnage ne lui est à ce faire obéissant, il en fasse prompte délation au magistrat, pour en faire punition exempleirement.

Au surplus, est prohibé et défendu à toutes personnes venans de lieux contagieux, de se présenter ny approcher de ce lieu de Plommieres, à peine de la vie; enjoignant bien expressement, aux mayeurs et gens de justice, d'y prendre soigneuse garde, et à tous habitans dudict lieu de nous donner billets contenans les noms et surnoms et résidence des personnes qu'ils auront reçeus et logés, à peine de l'emprisonnement de leurs personnes.

Montaigne quitta Plombières le 27 septembre, après le dîner, pour aller coucher le même soir à Remiremont, ville renommée par son abbaye de religieuses. Il ne manqua pas d'aller voir Mme la « Doyenne » du chapitre, qui lui avait rendu visite pendant qu'il était aux eaux de Plombières et qui lui avait fait la gracieuseté de lui envoyer des artichauts, des perdrix et un baril de vin.

Bien que logés confortablement à l'hôtel de la Licorne, Montaigne et ses compagnons quittèrent Remiremont le lendemain de leur arrivée, à la pointe du jour, pour aller dîner à Bosson (Bussang). Ils ne firent que traverser Thann, Mulhouse, pour se diriger sur Bâle. Dans cette ville Montaigne alla voir un médecin fort en renom, Félix Platter, très versé dans l'étude des simples, et qui avait trouvé l'art de coller les herbes sur le papier, « de façon que les moindres feuilles et fibres y apparaissent comme elles sont ». Le savant montra également à son visiteur « des anatomies entières d'hommes morts qui se tiennent », sans doute des squelettes articulés. Toujours avide de nouveautés et de curiosités, Montaigne profita de son séjour à Bâle pour aller voir « tailler un petit enfant d'un pauvre homme pour la rupture (hernie), qui fut traité bien rudement par le chirurgien ».

II. De Bade à Rome.

Sur Bade, cité balnéaire par excellence, Montaigne donne de nombreux détails :

« Il y a, note-t-il, deux ou trois beings publics découverts, de quoi il n'y a que les pauvres gens qui se ser-

vent; les autres, en fort grand nombre, sont enclos dans les maisons; et les divise-t-on et départ en plusieurs cellules particulières closes et ouvertes, qu'on loue avec les chambres.

Chaque cabine était claire, vitrée, revêtue tout autour de lambris peints et planchéiés très proprement, « avec des sièges et des petites tables pour lire ou jouer, si l'on ne veut sortir du bain. Celui qui se baigne vide et reçoit autant d'eau qu'il lui plaît ».

L'eau qu'on boit est « un peu fade et molle... et quant au goût, elle sent le soufre », avec « je ne say quelle picure de salure ».

On saignait et ventousait, dans les bains publics de Bade, et les émissions sanguines étaient si libérales, que les cabines ruisselaient de sang.

La saison durait cinq ou six semaines; on buvait d'ordinaire un ou deux verres d'eau par jour. Montaigne jugea bon de ne pas se conformer à la coutume; il en absorba, la première journée, sept petits verres qui « revenaient à une grosse chopine de sa maison »; le lendemain, cinq grands verres, équivalents à dix petits, ou à une pinte. Il resta une demi-heure dans le bain, et après en être sorti, sua dans son lit abondamment. Il se tenait dans l'eau, « engagé jusqu'à coté, estendu le long de son bain », tandis que les gens du pays ne se plongeaient dans l'eau que jusqu'aux reins, mais y restaient tout le long du jour à boire et à jouer.

Montaigne, qui couchait dans un poêle, s'en louait fort, parce qu'il sentait toute la nuit « une tiédeur d'air plaisante et modérée ». Il trouvait à ce mode de chauffage un

avantage : « C'est qu'on ne brûlait ni le visage ni les bottes et qu'on était quitte des fumées de France ».

A tout prendre, il se montre assez satisfait de sa cure, se plaignant seulement qu'on taxât les étrangers abusivement : « L'exaction du paiement, écrit-il, est un peu tyrannique, comme en toute nation et notamment en la nôtre, envers les estrangers ». Quatre chambres garnies de neuf lits n'étaient comptées qu'un écu par jour pour chaque maître, neufs sols pour chaque serviteur et quatorze sols pour les chevaux. Ce n'est pas tant le prix que Montaigne trouve exagéré, que les suppléments portés sur la note, et qu'il qualifie simplement de « friponneries ».

Bien qu'il ne passa qu'à deux lieues de Zurich, Montaigne évita de s'y arrêter sur le bruit qui courrait que quelques cas de peste y avaient été constatés.

A Schaffouse, il trouva un logis des plus convenables à la Couronne, mais il ne s'y arrêta que quelques heures, pour, de là, se diriger sur Constance, où lui et ses compagnons furent très mal logés en arrivant; mais par la suite ils se trouvèrent mieux.

Arrivé sur terre allemande, Montaigne est tout de suite frappé de l'abondance de la nourriture qui va de pair avec l'excellence de la cuisine. Il paraît très bien s'accommoder des potages de coings, ou de pommes cuites, « taillées à rouelles sur la soupe », de salades avec des choux cabus, ou de brouets sans pain, celui-ci remplacé par du riz, et « où chacun pêche en commun ». Il s'extasie devant l'abondance de gibier, de poisson; tous ces mets ne lui font nullement regretter la cuisine française. Mais il convient toutefois que certaines habitudes le déconcertent,

comme de servir le rôti le premier, le potage à la fin du repas, d'assaisonner les viandes avec des épices pilées, comme du cumin ou des graines analogues, et de manger du pain au fenouil. Mais il se plia vite à ces usages, allant jusqu'à boire du vin sans eau, bien que ce régime fût contraire à sa santé.

Après avoir traversé diverses petites villes, Montaigne arriva à Augsbourg, « estimée la plus belle ville d'Allemagne, comme Strasbourg la plus forte ». Ce qui l'a frappé à première vue, c'est l'extrême propreté des habitants; arrivé un samedi, jour de grand nettoyage, il trouve les escaliers de la maison où il est descendu couverts de linge, afin de ne pas salir les marches qu'on vient de laver et fourbir. Des rideaux entourent les lits, « pour qu'on ne salisse leur muraille en crachant ». On n'aperçoit ni araignée, ni trace de boue dans les chambres; les carreaux sont lavés dès qu'on y voit la moindre souillure.

Aussitôt arrivé, Montaigne s'informe s'il y a des bains dans le voisinage; on lui indique ceux de Sourbroune (Sauerbrunnen), à une demi-journée d'Augsbourg : « C'est un bein, en plat pays, d'eau fraîche qu'on chauffe pour s'en servir à boire, propre aux maux de teste et d'estomac ou à baigner; elle a quelque piquure au goust qui la rend agréable à boire, propre aux maux de teste et d'estomac; un being fameux où on est magnifiquement logé par loges fort bien accomodées comme à Bade », à ce qu'on lui a dit. Mais l'hiver approchait et la saison n'était plus propice; puis il eût fallu revenir sur ses pas et Montaigne avait hâte de voir Munich qui paraît lui

avoir causé une désillusion, car il ne lui consacre que quelques lignes.

Dans le petit village de Mitevoi, en Bavière, il a l'heureuse surprise de trouver une étuve attenante à l'hôtellerie, et « où les passants ont accoutumé de se faire suer, pour un bats et demy. Il y avait force Allemands qui s'y faisaient corneter (ventouser) et soigner ».

Inbruck, Bolzan ou Botzen, Trente, lui rappellent Bordeaux, Libourne, Agen. A Trente, on parle italien et allemand. Le meilleur souvenir qu'il ait gardé de cette ville, « c'est un plat d'escargots », beaucoup plus gras et gras qu'en France, et des truffes assaisonnées à l'huile et au vinaigre, après avoir été préalablement pelées. Ces truffes avaient été conservées un an en boîte et n'avaient rien perdu de leur arôme et saveur. Mais il regrette par contre les bonnes « coites », c'est-à-dire les moelleux étreintes des hôtels d'Allemagne et, dans un moment d'humeur, il laisse échapper que « s'il eût été seul avec ses gens, il eût été plutôt à Cracovie, ou vers la Grèce par terre, qu'à prendre le tour en Italie ».

Montaigne ne consacre que quelques lignes à Vérone, « ville de la grandeur de Poitiers », et où il ne trouve à noter que la mauvaise tenue des habitants à l'église; « ils devoient au chœur même de l'église, couvert, debout, le dos tourné vers l'autel, et ne faisant contenance de penser au service que lors de l'élévation ».

A Vicence, on lui sert un certain vin de sauge, qui n'est pas mauvais quand on y est accoutumé, « car il est au demeurant bon et généreux ». On a indiqué aux voyageurs un monastère de Jésuites qui tiennent boutique de

parfums. Montaigne y fait l'acquisition de deux fioles d'eau de senteur, moyennant un écu.

A Padoue, il ne trouve de remarquable que l'église Saint-Antoine, avec sa voûte et ses sculptures de marbre et de bronze.

Montaigne s'embarque en gondole, à vingt milles de Padoue, pour gagner Venise. Cette cité fameuse lui cause une déception dont il ne songe pas à se défendre; il déclare l'avoir « trouvée autre qu'il ne l'avait imaginée et un peu moins admirable ». Il eût le désagrément d'y éprouver un accès de ses coliques qui lui dura deux ou trois heures et au bout duquel « il rendit deux grosses pierres l'une après l'autre ». Les femmes lui parurent moins jolies qu'il ne se les était figurées, et il trouve que les courtisanes si renommées en tous lieux, ont volé leur réputation. Bien que la vie à Venise fût à bon compte, et qu'on pût louer pour dix-sept sols une gondole à la journée, Montaigne quitte cette ville au bout de sept jours et gagne Padoue, où, contrairement à son habitude, il repasse pour voir des bains qui sont dans le voisinage, les bains d'Allano. Dans ce village, au pied d'une montagne, sortent du rocher plusieurs sources chaudes et bouillantes, qui ont le goût de sel et de soufre. « Il y a là deux ou trois maisonnettes assez mal accommodées pour les malades dans lesquelles on dérive des canaux de ces eaux, pour en faire des bains aux maisons ».

Au sortir d'Albanò, Montaigne et ses compagnons de voyage passent à un lieu nommé San Pietro, où les malades doivent se contenter de deux ou trois chétives habitations dépourvues de tout confort. A la vérité, note Mon-

taigne; tout cela est fort sauvage et « ne serois d'avis d'y envoyer mes amis ». Il ne trouve à leur comparer que les bains de Prechac, près Dax, en Gascogne.

A Bataille ou Bataglia, il y a un établissement de bains où l'on donne des douches locales « il dégoute seulement de l'eau sous laquelle on présente le membre malade ». On y prend aussi des bains de vapeur, et même des bains de fange (boue). Voici comment on prenait ces bains :

« Elle (la boue) se prend dans un grand bain qui est au dessous de la maison, au découvert, a tout un instrument de quoy on la puise pour la porter au logis qui est tout voisin. Là ils ont plusieurs intrumans de bois propres aux jambes, bras, cuisses et autres parties, pour y coucher et enfermer les dicts membres, ayant rampliy ce vesseau de bois tout de cette fange; laquelle on renouvelle selon le besouin. Cette boue est noire comme celle de Barbotan, mais non si grancheuse et plus grasse, chaude d'une moyenne chaleur, et qui n'a quasi point de santur. »

Monteclise, Rovigo ne sont l'objet que d'une mention. A Ferrere, les voyageurs eurent à produire leur « bollette », ou billet de santé, constatant qu'ils n'arrivaient pas d'un pays où sévissait la contagion, c'est-à-dire la peste. Montaigne et le seigneur d'Estissac qui l'accompagne, se font un devoir, dès leur arrivée, de présenter leurs hommages au duc régnant, Alphonse d'Este, dont ils baisent les mains selon le protocole usité. Le duc reçut les visiteurs de la manière la plus courtoise et ils se retirèrent enchantés de l'accueil qu'ils avaient reçu. Montaigne, par contre, ne fait aucune allusion dans son journal à une visite qu'il aurait rendue au Tasse, alors enfermé dans

une maison de fous, mais il en a parlé dans les « Essais ».

De Ferrare, il gagne Bologne, « grande et belle ville, plus grande et peuplée de beaucoup que Ferrare ». Dans l'hôtel où il loge, se trouve déjà le seigneur de Montluc, arrivé une heure avant, venant de France. A Bologne, Montaigne se donne le divertissement d'aller voir des comédiens, qui paraissent l'avoir beaucoup amusé; mais, soit qu'il fit trop chaud dans la salle de spectacle ou pour toute autre cause, il sortit de celle-ci avec une douleur de tête telle qu'il n'en avait depuis longtemps ressentie, et qui dura plusieurs heures. Cette incommodité lui rendit le séjour de Bologne peu agréable et il partit sans regret pour se diriger sur Florence.

Avant tout préoccupé de sa santé, il nous instruit de ses moindres indispositions. Dès son arrivée à Florence, il a fait « deux pierres et force sable », sans en avoir eu d'autre ressentiment qu'une légère douleur au bas du ventre. La cuisine florentine lui fait regretter la cuisine allemande, et les viandes ne sont ni en si grande abondance, ni si bien apprêtées en Italie qu'en Allemagne. Les logis sont moins confortables, les fenêtres toujours gardées ouvertes ou fermées par un contrevent de bois, « qui vous chasse le jour si vous en voulez chasser le soleil ou le vent ». Le linge fait défaut, les vins ont un mauvais goût; mais Montaigne tombe en admiration devant les « tétins », de l'épouse du grand-duc !

Notre voyageur quitte Florence pour se rendre à Sienne, où abondaient les fontaines; aussi les particuliers ne manquent-ils jamais d'eau dans leurs demeures, grâce à des conduites d'eau qui la leur amènent. Les chambres sont

sans vitre et sans chassis, comme dans la plupart des villes italiennes de cette époque.

De Mont-Aleino, qu'ils existe après Sienne, il dit seulement que cette petite ville rappelle Saint-Emilion, comme Viterbe est une « belle ville de la grandeur de Senlis ». Les bains de ce pays sont situés dans la plaine et assez éloignés de la montagne. « Cette eau n'a ni saveur, ni odeur, elle est médiocrement chaude ». Elle contient du fer et a un goût de nitre. Elle laisse d'abondants dépôts de carbonate calcaire auquel on attribue une grande vertu pour les maux de reins. Montaigne s'abstient néanmoins d'en prendre et la raison qu'il donne de son abstention est assez plaisante : c'est, dit-il, à cause d'une inscription sur le mur de la source et qui contient les invectives d'un malade contre un médecin qui l'avait envoyé à ces eaux, dont il se trouva beaucoup plus mal qu'il n'était avant de s'y rendre.

Avant d'aller à Viterbe, Montaigne s'était écarté un peu de son chemin, pour aller visiter les bains de Vignone, Saint-Cassien, Montefiascone.

A Vignone, l'eau est sulfureuse, calcaire et d'une température de 40°.

A propos de Saint-Cassien, Montaigne dit qu'on préfère, pour la boisson, les eaux de Saint-Cassien à celles de Vignone, comme étant plus efficace. Une des sources, la source Sainte-Lucie, était spécialement recommandée pour les affections des yeux et des paupières; au temps des Romains, on leur reconnaissait déjà les mêmes propriétés, puisqu'Horace y fût envoyé par Antonius Musa.

Comme les bains de Saint-Cassien, les bains de Montefiacone sont des bains sulfureux, dont l'eau est presque brûlante. « On boit de cette eau pendant sept jours, dix livres chaque fois; on s'y baigne le même temps, ayant eu soin de la laisser refroidir pour en diminuer la chaleur ». Le tenancier des bains vendait une certaine boue qu'on retirait du lac, et dont usent les bons chrétiens en la délayant avec de l'huile pour la guérison de la gale et pour celle des brebis et des chiens, en la délayant avec de l'eau. Nous y trouvâmes, ajoute Montaigne, « beaucoup de chiens du cardinal Farnèse », qu'on y avait amenés pour les faire baigner.

Au retour de ses excursions thermales, Montaigne se remet en route. Il couche à Rociglione, « bon pays pour les paresseux, car on s'y lève fort tard ». Mais il a donné l'ordre du départ pour trois heures avant le jour et suit la lettre du programme qu'il s'est tracé; il a grande hâte de fouler le pavé de Rome; aussi traverse-t-il sans s'y arrêter, une grande plaine « au milieu de laquelle, en certains endroits secs et dépouillés d'arbres, on voit bouillonner des sources d'eau froide assez pure, mais tellement imprégnées de soufre que de fort loin on en sent l'odeur ».

* * *

III. Séjour en Italie.

Les voyageurs entrent à Rome par la porte del Popolo. Là, comme dans d'autres villes où ils ont passé, on exige la production du billet attestant qu'ils ne viennent pas

d'un endroit où règne une épidémie. Cette formalité accomplie, ils sont reçus à l'hôtel qu'ils ont choisi, « et où ils trouvent trois belles chambres, salle, garde-manger, écurie, cuisine » moyennant vingt écus par mois. L'hôtelier fournit pour ce prix un cuisinier et le feu à la cuisine.

Montaigne est sobre d'impressions sur la ville éternelle. Ses calculs le tourmentaient trop pour qu'il eût d'autres préoccupations. Ses accès de coliques néphrétiques lui laissaient de moins en moins de répit et c'étaient chaque jour des crises nouvelles suivies de l'expulsion de quelques pierres. Cela tenait sans doute aux fatigues du voyage et aux excès de régime. Pris d'une attaque plus forte que les précédentes, douze ou quinze jours après son arrivée à Rome il se décida à faire appel à un médecin français du cardinal de Rambouillet, qui lui prescrivit de la casse à gros morceaux, au bout d'un couteau préalablement trempé dans de l'eau, qu'il avala sans difficulté et qui produisit l'effet qu'il en attendait. Le lendemain, il prit de la thérébenthine de Venise « deux gros morceaux enveloppés dans une oblie », et par dessus une ou deux « gouttes de sirop de bon goût, après quoi, il prit, à trois reprises, une sorte de breuvage « qui avait justement le goût et la couleur de l'amande ». Cette médication n'empêcha pas qu'il n'eût un nouvel accès de colique, qui se termina par l'expulsion d'une grosse pierre « dure, longue et unie, qui arrêta cinq ou six heures au passage de la verge ». Il se mit à une diète relative, ne faisant le plus souvent qu'un repas sur deux ou trois et peu à peu, il se remit de cette chaude alerte.

A peine rétabli, Montaigne voulut assister à une messe pontificale; grâce à une place commode, il pût suivre toutes les cérémonies qui se déroulèrent sous leurs yeux, et qu'il décrit avec le plus grand soin. Il résume son sentiment dans cette phrase : que toutes ces cérémonies lui parurent « plus magnifiques que dévotieuses ».

Il ne voulut quitter Rome sans solliciter une audience du pape. Notre ambassadeur auprès du Saint-Père, M. d'Elbène, était pour Montaigne un ami d'ancienne date; rien ne lui fut plus facile que de satisfaire à son désir. Le jour de l'audience venu, un carrosse de l'ambassade venait chercher M. de Montaigne et son ami M. d'Estissac pour les conduire au palais. Montaigne décrit le cérémonial de la réception et ajoute qu'au moment où il se penchait pour baiser la mule du pape, il remarqua que le pape avait haussé un peu le bout de son pied comme s'il avait voulu par là le reconnaître entre tous les autres.

Voici comment il nous dépeint le pape : « Un très beau vieillard, d'une taille moyenne et droite, le visage plein de majesté, une longue barbe blanche, alors âgé de plus de 80 ans, le plus vigoureux qu'il est possible de désirer, sans goutte, sans colique, sans mal d'estomac, et sans aucune subjection. »

Le séjour de Montaigne à Rome ne fût marqué par aucun autre accident notable, sauf qu'il alla voir exécuter un fameux bandit, qu'escortaient « un grand nombre d'hommes vêtus et masqués de toile qui se vouent à ce service d'accompagner les criminels qu'on mène au supplice ». Après qu'il fut étranglé, son corps fut découpé en quatre parties, et le spectacle paraît n'avoir produit chez

Montaigne aucune émotion. Ce qui l'intéressa bien davantage, c'est qu'il dut prendre à deux reprises de la térébenthine pour ses coliques, « sans aucun effet apparent ».

Quand ses douleurs lui laissaient du répit, il recommençait ses flâneries à travers la capitale de la chrétienté, allant un jour voir exorciser un possédé et, le lendemain, circoncire un enfant juif; voici comment il raconte cette opération : les outils sont préparés, ainsi que le brasier où l'opérateur se chauffe les mains avant de prendre l'instrument; puis il saisit le membre de l'enfant, retire à lui la peau qui est au-dessus d'une main, tandis que de l'autre, il presse le gland et le membre au dedans : « Au bout de cette peau qu'il tient vers ledit gland, il met un instrument d'arjant qui arreste là cette peau, et empêche que, la tranchant, il ne vienne à offenser le gland et la chair. Après cela, d'une couteau, il tranche cette peau, laquelle on enterre soudain dans la terre qui est là dans un bassin, parmi les autres apprêts de ce mystère. Après cela, le ministre vient à belles ongles, à froisser encore quelque autre petite pellicule qui est sur ce gland, et la deschire à force et la pousse en arrière, au delà du gland ». Montaigne consigne encore ce détail, que le ministre opérateur, après avoir mis un peu de vin dans sa bouche « s'en va ainsi sucer le gland de cet enfant, tout sanglant et rend le sang qu'il en a retiré, et incontinent reprend autant de vin jusqu'à trois fois. » Cela fait, l'opérateur saupoudre la plaie de sang-dragon pulvérisé, puis enveloppe « bien proprement » le membre de l'enfant avec « des linges taillés tout exprès ».

La nourriture qu'on servit à Montaigne à Romê ne l'a pas enchanté; il se plaint qu'il y a moins de poisson qu'en France, notamment que les brochets ne valent rien. « Ils ont rarement des soles et des truites, des barbeaux fort bons et beaucoup plus grands qu'à Bordeaux, mais chers. Les daurades y sont en grand prix, et les mulets plus grands que les nôtres et un peu plus fermes ». Par contre, l'huile est excellente et les raisins très savoureux. On en mange toute l'année, et « il s'en trouve de très bons pendus aux treilles ».

A part ses coliques habituelles, Montaigne ne regrette pas trop le temps qu'il a passé à Rome; les nombreuses distractions qu'il y a pu avoir l'ont libéré de ses habituels soucis et sa mélancolie s'est bien trouvée de cette évansion hors lui-même.

Montaigne quitta Rome le 19 avril, après dîner, avec l'intention de se rendre à Lorette, lieu d'un pèlerinage déjà célèbre. Il mentionne seulement les villes ou villages rencontrés sur son chemin : Castel-Nuovo, qui lui rappelle les Pyrénées sur la route des Eaux-Chaudes; Borghetto, Ortricoli. Puis il traverse Narni où un accès de colique le retient au delà de son vouloir.

A Spoleto, les voyageurs doivent montrer le bulletin de santé qu'on a exigé d'eux en d'autres lieux.

Foligny lui rappelle Sainte-Foy, en Gironde, non loin de son berceau natal, mais il trouve la ville italienne plus belle et plus peuplée « sans comparaison ». Macerata, « belle ville de la grandeur de Libourne », contient beaucoup de bons bâtiments; on y rencontre un grand nom-

bre de pèlerins se rendant à Lorette qui n'est qu'à quinze milles. Lorette, dit Montaigne, est « un petit village, clos de murailles et fortifié » qu'emplissent les marchands d'objets de dévotion, « vendeurs de cire, d'images, de pater noster, d'Agnus Dei, de Salvator et telles denrées, de qui ils ont un grand nombre de belles boutiques et richement fournies ». La chapelle de la Vierge contient une statue en bois de Notre-Dame, tout entourée d'ex-voto; à peine Montaigne trouve-t-il une place, qu'il n'obtient que par faveur insigne, pour y loger un tableau dans lequel il y a quatre figures d'argent attachées : celle de Notre-Dame, la sienne, celle de sa femme et celle de sa fille. Et Montaigne tient à faire ses Pâques dans la chapelle même où il a fait accrocher son écu d'argent; et comme il y avait grande presse de fidèles, il fallait être rendu de bonne heure au sanctuaire. « Un Jésuite allemand y dit la messe et donna à communier ». Et Montaigne raconte une histoire de miracle, la guérison d'un jeune Parisien venu à Lorette pour une tumeur au genou, que tous les chirurgiens de Paris et d'Italie n'avaient réussi à faire disparaître. Il y avait trois ans et plus que son genou était enflé, rouge, enflammé, jusqu'à lui donner la fièvre. Il avait depuis plusieurs jours renoncé à se soigner. Il se désespérait, quand, dans son sommeil, il eût un rêve : « Tout à coup, il songe qu'il est guéri, appelle ses jans, se lève, se promène, ce qu'il n'avoit fait oncques depuis son mal; son genou désenfile, la peau flétrie tout autour du genou et comme morte lui va tousjours depuis en amendant, sans null'autre sorte

d'aide ». Et c'est une fois guéri, qu'il était venu payer son tribut de reconnaissance à la Vierge de Lorette.

D'après Montaigne, les prêtres de Lorette se montraient fort désintéressés et il eût bien de la peine à leur faire accepter une somme d'argent pour leurs bons offices. Aussi s'en vâ-t-il content, et ce n'est pas sans regret qu'il prend la route d'Ancône. Il ne manqua pas de visiter dès son arrivée dans cette ville, la cathédrale et de se faire montrer les reliques qu'elle contient. Cela ne l'empêchait pas entre temps de s'enquérir s'il y avait des belles femmes dans le pays, et il eut le déplaisir de n'en rencontrer que de très laides : « le siècle est passé », lui répondit-on, quand il fit part de son étonnement à ses hôtes.

Montaigne arrive ensuite aux bains de la Villa (bagno della Villa), qu'il compare à la fontaine de Bagnères, et il note que la plupart des habitants de ce lieu sont des apothicaires.

Le logement qu'il a choisi est des plus confortables : une salle, trois chambres, une cuisine et un appentis, pour ses gens et pas moins de huit lits, dont deux ornés d'un pavillon. Pour quinze jours, il lui est réclamé onze écus; à ce prix, il lui est fourni une serviette chaque jour, une nappe tous les trois jours, le sel et « tous ustensiles de fer à la cuisine et chandeliers ». Mais il sera tenu d'acheter les pots, plats, assiettes en terre, verres et couverts.

A chaque logis, on lui offrait de faire le ménage; la viande consistait surtout en veau et chevreau; le vin était de médiocre qualité, mais on pouvait en faire venir de Lucques, qui était meilleur.

A Villa, on peut prendre indifféremment le bain ou la douche, ou les deux s'il est nécessaire. La douche, ou doccia, se donne à l'aide de tuyaux, « par lesquels on reçoit l'eau chaude en différentes parties du corps, et notamment à la tête, par des canaux qui descendent sur vous sans cesse, et vous viennent battre la partie, l'échauffent; et puis l'eau se reçoit par un canal de bois, comme celui des buandières, le long duquel elle s'écoule ». Pour les femmes, il y avait un autre bain vouté, assez obscur, comme celui des hommes d'ailleurs, et l'on allait boire dans une enfonçure, où il faut descendre quelques degrés ».

Montaigne, avant de commencer le traitement thermal, et sur les conseils de son hôte l'apothicaire, se résigne à prendre un léger purgatif, de la casse, que son hôte lui présente sans grâce, ce qui lui fait regretter la politesse et la courtoisie de l'apothicaire qui l'a servi à Rome. Deux heures après, le malade était autorisé à déjeuner; mais il ne put achever son repas; il fut pris de vomissements et rendit tout ce qu'il avait absorbé : « trois ou quatre selles avec grande douleur de ventre ». En plus, il fut tourmenté pendant près de vingt-quatre heures de tant de borborygmes, qu'il se promit de ne pas recommencer de longtemps une aussi fâcheuse expérience.

Comme on lui a signalé, à un demi mille, un autre bain, le bain de Corsena, plus anciennement connu et une autre fontaine chaude à deux ou trois cents pas de là, il en essaye sans plus tarder. A Corsena, on se contente de se baigner, on n'y boit pas; il n'y a sorte de mal qui n'y trouve sa guérison. Corsena jouit de la vogue;

qu'elle soit ou non justifiée; il boira de ses eaux pour se faire une opinion. C'est une eau modérément chaude, comme celle des Eaux-Chaudes ou de Barbotan, mais ayant moins de goût et de saveur qu'aucune de celles auxquelles il a goûté. Il en but sept pour commencer et elles ne produisirent d'abord que peu d'effet. Le patient s'inquiète de ne pas les avoir évacuées comme de coutume. « C'est que vous en avez bu trop peu, lui disent ceux qui en ont la pratique. Le lendemain, il en prend une quantité double de celle qu'il a absorbée la veille, tantôt en se promenant, tantôt au repos. Cette fois, le remède se montre plus efficace, mais suit une autre voie que celle souhaitée par le baigneur.

Il se décide alors à se baigner; il reste une demi-heure dans le bain sans obtenir de transpiration, « qu'un peu de sueur ». Il se couche après le bain, et soupe d' « une salade de citron sucrée, sans boire », qu'on lui a conseillée comme diurétique; et il énumère tout ce qu'il rend en vingt-quatre heures sous forme liquide ou autre.

Plusieurs buveurs d'eau prenaient avec celle-ci des grains de coriandre « pour chasser les vents ». Montaigne sans doute suivit leur exemple, car il ne nous accable plus de ses doléances.

Et il trouve que la vie est très bon marché dans ce pays : « La livre de veau très bon et très tendre, coûte environ trois sols de France. Il y a beaucoup de truites, mais de petite espèce », Montaigne en profite sans doute; ce qui nous explique ses malaises, ses gaz et ses douleurs rénales. Il lui semble cependant que les bains lui éclaircissent le teint; son ventre est toujours ballonné; mais il

souffre moins; ses urines ne sont plus troubles, comme naguère, avec de l'écume et des poils noirs, ni chargées de matières grasses ou huileuses. Il reprend courage quand il voit son frère, qui est avec lui aux bains de Lucques, lui déclarer qu'il ne se rappelle pas avoir jamais rendu naturellement du sable autant qu'il en a expulsé par la vertu naturelle de ces eaux.

A Plombières, à Bagnères, à Preissac, il était arrivé à Montaigne d'avoir un étourdissement au sortir du bain et il l'attribuait à la chaleur de l'eau ? A Corsena, cela lui est arrivé une fois par hasard, et il en cherche l'explication. Cet accident tiendrait-il à la durée prolongée de l'immersion dans l'eau, ou à ce qu'il a pris la douche dans le bain, alors qu'on a l'habitude de prendre séparément l'un après l'autre ? Il était aussi d'usage de se faire raser la tête, pour y recevoir la douche directement, et de mettre sur la tonsure un petit morceau d'étoffe ou de drap de laine, qu'on assujettissait avec des bandelettes; mais la calvitie précoce de Montaigne l'empêcha de sacrifier à cette coutume.

Tout au long de son journal, Montaigne parle de sa santé ; souvent ses explications sont bien fantaisistes : s'il voit gonfler ses testicules, c'est qu'ils sont remplis de vents; s'il sent des picotements aux reins, c'est aux veines qu'il les attribue. D'autres fois, l'écho de ses plaintes est plus long :

« J'éprouvais encore quelquefois des éblouissements dans les yeux, quand je m'appliquais à lire ou à regarder quelqu'objet lumineux. Ce qui m'inquiétoit, c'était de voir que cette incommodité continuait depuis le jour que

la migraine me prit près de Florence. Je sentois une pesanteur de tête sur le front, sans douleur et mes yeux se couvroient de certains nuages qui me rendoient pas la vue courte, mais qui la troubloient quelques fois, je ne sois comment. Depuis, la migraine y étoit retombée deux ou trois fois, et dans ces derniers jours, elle s'y arrêtoit davantage, me laissant d'ailleurs assez libre dans mes actions; mais elle reprenait tous les jours depuis que j'avois pris la douche sur la tête, et je commençois à avoir les yeux voilés comme autrefois, sans douleur ni inflammation. Il en était ainsi de mon mal de tête, que je n'avois pas senti depuis dix ans, jusqu'au jour que cette migraine me prit. Or, craignant encore que la douche ne m'affaiblît la tête, je ne voulus point la prendre. »

Montaigne adopta un parti sage : il prit un bain moins prolongé le lendemain et durant trois jours, il s'abstint de tout remède. Les maux de tête ne se dissipèrent pas complètement; Montaigne continua à rendre du sable; préoccupé de son état, il se remit à boire de grandes quantités d'eau et son teint s'éclaircit.

En réalité, la cure ne donnait pas grand résultat; peut-être Montaigne abusait-il des « massepains et autres friandises », des excellents vins qu'on lui apportait de toutes parts ! Toujours est-il qu'il décida de mettre fin au traitement et quitta Lucques pour Pescia et Pistoia.

Son second séjour à Florence fut marqué par un accès de ses coliques; il souffrit pendant trois heures et au déjeuner qui suivit, il mangea... le premier melon de l'année ! Il était d'usage à Florence de « mettre de la neige dans les verres avec le vin »; Montaigne ne sut résister

à la tentation, mais il en usa modérément. Il continuait d'ailleurs à éprouver des maux de tête, « des étourdissements et je ne sais quelle pesanteur sur les yeux, le front les joues, les dents, le nez et tout le visage ». Et il se demande si ces douleurs ne seraient pas dues à l'abus « des vins blancs, doux et fumeux du pays », si doux, qu'ils n'arrivaient pas à étancher sa soif.

Montaigne arriva à Pise au moment où les « écoles cessaient », c'est-à-dire au mois de juillet. L'auberge où il était descendu ne lui ayant pas convenu, il trouve à louer une maison « où il y avait quatre chambres et une salle ». L'hôte se chargeait de faire la cuisine et de fournir les meubles. La maison était belle et il avait le tout pour huit écus par mois, mais il devait apporter son linge de table, nappes et serviettes. Les repas lui étaient comptés « quatre jules par jour »; les valets réglaient leurs dépenses eux-mêmes.

Le logis était des plus agréables : on avait vue sur « le canal que forme l'Arno en traversant la campagne ».

Montaigne note bien entendu à Pise la fameuse tour penchée, ainsi que la cathédrale, l'église Saint-Jean « très riche, par les ouvrages de peinture et de sculpture qu'on y voit ». La visite du Campo-Santo lui suggère quelques réflexions mélancoliques.

Montaigne profita de son passage à Pise pour « voir le fameux Cornachino »; celui-là même qui a donné son nom à la poudre cornachine.

Le vieux Cornachino vivait à sa manière, « qui est opposée aux règles de son art. Il dort aussitôt qu'il a dîné, boit cent fois le jour ». Interrogé sur la qualité des bains

qui sont dans le voisinage, il déclare ne pas en faire grand cas; il a plus d'estime pour les bains de Bagnacqua, situés à seize milles de la ville. Ces bains sont, à son avis, excellents pour les maladies de foie, ainsi que pour la pierre et la colique; mais avant d'en faire usage, il convient de boire des eaux della Villa. Aux bains de Bagnacqua, les logements sont très convenables, on y est commodément et on y vit à son aise.

A ce moment, Montaigne rend des urines plus troubles et plus noires qu'il ait jamais rendu; ses inquiétudes le reprennent; il expulse une petite pierre et ses douleurs s'apaisent. Puisqu'il lui faut se soigner, il essaiera, pour commencer, de ce qu'on nomme les bains de Pise : « il y en a plusieurs, avec inscription en marbre » qu'il n'arrive pas à bien déchiffrer, mais qui fait foi de la vertu de ces eaux.

Le plus grand et le plus honnête de ces bains est carré, avec un des côtés en dehors et très bien disposé; ses escaliers sont de marbre. Il a trente pas de long de chaque côté, et l'on voit dans un coin la source de la fontaine. Montaigne, en goûtant cette eau, l'a trouvée « sans goût et sans aucune odeur »; tout au plus éprouve-t-il un peu d'aereté sur la langue, « la chaleur en était fort médiocre et elle était aisée à boire ».

Il existait à Pise un autre bain couvert, mais qui était à l'usage du peuple. « L'eau en est très pure. On dit qu'il est bon pour le foie et les pustules qui proviennent de la chaleur de ce viscère. On y boit la même quantité d'eau qu'aux autres bains on se promène après avoir bu et l'on satisfait aux besoins de la nature, de quelque façon qu'elle

veuille opérer, ou par les sueurs ou par d'autres voies ».

Montaigne se rend une seconde fois à Lucques en quittant Pise, et nous apprend qu'on peut y loger « sur le même pied qu'à Pise : savoir chaque jour à quatre jules par maître et trois par valet ».

Montaigne croit avoir enfin trouvé le lieu de ses rêves : à Lucques, sa chambre est assez écartée pour le garder des importuns. Les politesses, parfois si ennuyeuses, lui sont épargnées, les habitants le laissent en repos; il peut dormir, étudier quand il lui plaît et lorsque la fantaisie lui prend de sortir, il sait où trouver une compagnie d'hommes et de femmes avec lesquels il puisse converser et se distraire pendant quelques heures; et il a aussi, pour satisfaire sa curiosité, les boutiques, les places et les églises.

Pour la première fois peut-être, Montaigne se montre satisfait; son esprit est aussi tranquille que le comportaient ses infirmités et les approches de la vieillesse.

Malgré toutes les prévenances et les attentions dont on l'accable, il se lasse vite de cette vie et s'acheminé vers les bains della Villa, qu'il a déjà visités et qu'il est heureux de retrouver. Il loge dans la même chambre qu'il a louée « ci-devant vingt écus par mois, au même prix et aux mêmes conditions ».

Son premier bain ne lui réussit pas. Peu après en être sorti, il rend des urines troubles, puis sanguinolentes. Il continue néanmoins à se baigner, mais au bain des femmes, d'une température plus élevée que celui des hommes. Il y reste plus d'une heure; il paraît d'abord s'y bien trouver, mais les urines reprennent leur teinte rouge. Mal-

gré ces symptômes, il persévère, en dépit de toute prudence. Aussi, il a un nouvel accès de coliques néphrétiques, qu'il prend pour des vents. Il n'est soulagé que par l'expulsion d'un calcul; pour comble de misères, il a un violent mal de dents tel qu'il n'en a encore point éprouvé. La pierre qu'il a rendue était « de la grandeur et longueur d'une petite pomme ou noix de pin, mais grosse d'un côté comme une fève, et elle avait exactement la forme d'un membre masculin ».

Cette douleur dentaire dont Montaigne souffrait ne tenait pas à proprement parler à une dent gâtée, car la douleur s'étendait aux joues, aux tempes, au menton, « jusqu'aux épaules et au gosier ». Cette rage de dents ne fut apaisée que par l'application d'un petit emplâtre de mastic et « des écupes chaudes sur la joue et sur le côté gauche de la tête ».

Un message reçu de France et qui lui annonçait sa nomination à la mairie de Bordeaux, détermina Montaigne à reprendre le chemin de France. Il repasse par Sienne, Vignone, Cassin, sans s'y arrêter cette fois plus de quelques heures.

A San Lorenzo, il dort tout habillé sur une table, « à cause des punaises », ce qui ne lui était encore arrivé, note-t-il, qu'à Florence et à ce maudit endroit où il se trouve. Il visite encore quelques bains qu'on lui a signalés, afin d'avoir une documentation complète sur ceux qui conviennent plus particulièrement à l'affection dont il est atteint.

A Rome, on lui remet une lettre des jurats de Bordeaux, qui lui confirment son élection et le pressent de rejoindre

la France; il reste encore quelques jours à Rome et ne se remet en route que le 15 octobre. Il quitte son frère, après l'avoir pourvu d'un viatique : 43 écus d'or, pour lui permettre de prendre quelques leçons d'armes avec les maîtres du fleuret dont l'Italie tire vanité.

*
**

IV. Le Retour.

Plusieurs des gentilshommes qui l'ont suivi jusque-là l'accompagnent jusqu'à la première poste, lui offrant de le suivre plus loin, s'il le désire. A Sienne, il est pris, pendant la nuit, d'accès de coliques; il voit un médecin juif qui discourt longuement sur le régime qu'il devra suivre, mais ne sait pas prévenir un second accès, qui dura trois ou quatre heures. Les jours suivants, tantôt c'est une pierre, tantôt du sable que le voyageur rend, sans éprouver de trop vives souffrances.

A mesure qu'il approche du but, Montaigné semble plus pressé d'arriver. Tout au plus s'arrête-t-il à Pavie, pour voir la plaine où François I^{er} a été vaincu par Charles-Quint, ainsi que pour visiter la Chartreuse, qui passe pour une des plus belles églises de l'Europe.

Il trouve que Milan ressemble assez à Paris et a beaucoup de rapports avec les villes de France; mais il n'y a pas de beaux palais comme à Rome, Naples, Gênes et Florence.

A Suze, il ressent une douleur au genou droit; à Novalese, il se fait porter en chaise jusqu'haut du mont

Cénis, puis se fait « ramasser » de l'autre côté, c'est-à-dire descendre sur la neige dans un traîneau appelé ramasse. La montée du mont Cenis se faisait alors moitié à cheval, moitié en litière, portée par quatre hommes que d'autres relayaient de temps en temps, et qui portaient le voyageur sur leurs épaules aux endroits difficiles à traverser.

A Lyon, Montaigne fait l'acquisition de trois bidets, moyennant la somme de trois cents écus; il quitte cette ville le 15 novembre après dîner.

Plus il s'approchait du terme de son voyage, plus la route lui paraissait longue et ennuyeuse. A Clermont, il rend « une pierre assez grande, de forme large et plate, qui était au passage depuis le matin ». Il l'avait sentie le jour précédent « seulement au bout de la verge », et au moment où elle allait choir dans la vessie, il la sentit aussi aux reins.

A Limoges, il s'arrêta toute une journée et acheta un mulet pour 90 écus; il en partit le 26 novembre, coucha à Périgueux le surlendemain, et à Mauriac le jour suivant.

Enfin, il atteignit Montaigne, à sept lieux de là, le 30 novembre au soir. Son voyage avait duré 17 mois et 8 jours.

CHAPITRE III

Opinions de Montaigne sur les Eaux Thermales

Montaigne a beaucoup observé pendant le temps qu'il a passé aux eaux thermales de France et d'Italie; il a été un malade curieux et il tient à nous faire profiter de son expérience.

Ne se « pippant » pas aisément, il nous avertit d'abord que le pouvoir thérapeutique des eaux minérales n'est pas infini. Tout au plus arrivent-elles à nous « plaster et estançonner un peu »; « elles ne sont pas pour relever une poissante ruyne; elles peuvent appuyer une inclination légère ou prouvoir à la menace de quelque altération ».

Etes-vous bien malade ? Mieux vaut ne pas aller aux eaux, car « qui n'y apporte pas assez d'aleigresse pour gouter le plaisir des compagnies qui s'y trouvent, jouir des promenades et exercices à quoy nous convie la beauté des lieux, où sont communément assises ces eaux, il perd

sans doute la meilleure pièce et la plus assurée de leur effect ». Et il reconnaît aux distractions et amusements de ces « lieux » un pouvoir thérapeutique plus efficace qu'aux eaux minérales elles-mêmes; il en est tellement persuadé qu'il déclare préférer, parmi les nombreuses stations thermales qu'il connaît, celles où il a trouvé le plus d'aménité de lieu, commodité de logis, vivres et de compagnies ».

Si Montaigne attend des eaux thermales quelque soulagement à son mal, c'est qu'à son avis elles constituent un remède « moins artificiel que tout autre ». « Cette eau est naturelle et simple, et au moins n'est pas dangereuse, si elle est vaine; de quoy, je prens pour respondant cette infinité de peuples de toutes sortes et complexions qui s'y assemble ».

Chez un graveleur, l'eau minérale, prise en abondance (jusqu'à trois litres), « ouvre les voies », « lave gaillardement les boyaux », « à force de mettre les pierres en pièces, car à la chute de quelques-unes, j'en sentais la grosseur, et puis je les rendais en pièces plus menues »; « elles (les eaux minérales) dilatent et ouvrent les passages et les conduits, et, de plus, chassent la matière »; elles sont enfin capables de « rafraîchir le foie ». En résumé, effet chimique, en émiettant et dissolvant les calculs; effet mécanique, en les entraînant au dehors; effet antiseptique, en lavant les conduits excréteurs, et action résolutive sur les congestions et les engorgements du foie.

Montaigne estimait les bains très salubres : « Je ne puis pas imaginer que nous ne vaillions beaucoup moins, de

tenir nos membres encroutez et nos pores estouppés de crasse. »

Aux eaux, Montaigne n'oubliait pas de comparer, chaque jour, le volume des boissons ingérées à celui de l'urine émise. Un jour, il écrit dans son journal : « J'estois en grand peine de voir que mon eau ne se rendait pas ». Lorsqu'il constatait qu'il n'avait rendu que la cinquième partie de ce qu'il avait bu, il réduisait sa boisson « craignant de ne la vuidier ».

Montaigne fait là une remarque très juste : l'urine ne représente que les deux tiers ou le quart des boissons bues; « l'excès de liquide absorbé, dit le professeur Arnoz, après avoir dilaté et fatigué les voies digestives, finit par surcharger la circulation pulmonaire; le point important n'est pas d'uriner beaucoup, c'est d'uriner au moins autant qu'on boit ».

Beaucoup d'autres remarques seraient à relever encore dans le Journal de Montaigne, mais elles font plutôt partie des opinions de Montaigne sur la médecine et les médecins, et le sujet a été traité un nombre suffisant de fois pour que nous n'y revenions pas.

Conclusions

Grâce au « JOURNAL DE VOYAGE » de Montaigne, nous possédons non seulement des détails valétudinaires et médicaux qui permettent de reconstituer une observation type de calculeux, mais des renseignements sur les stations thermales de l'Est de la France, de la Suisse et de l'Italie, dont l'ensemble constitue un appoint important pour l'histoire de la médecine au xvi^e siècle.

En outre, nous comprenons d'une façon extrêmement vive l'influence prépondérante que peut exercer sur un esprit supérieur et sur un caractère une affection chronique, tenaillant un homme à chaque instant et l'obsédant à un tel point qu'il en arrive à faire graviter le monde extérieur autour des douleurs qu'il endure.

Vu, le Doyen,

ROGER.

Vu, le Président,

M. VILLARET.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

CHARLETY.

Bibliographie

I. — EDITIONS DU JOURNAL DE VOYAGE DE MONTAIGNE :

Œuvres complètes de Michel de Montaigne. Etude, commentaires et notes, par le Dr A. Armaingaud. Dans cette édition qui comprendra 10 volumes et dont 8 ont déjà paru, le Journal de Voyage occupe les tomes VII et VIII.

Montaigne : Journal de voyage publié par Louis Lautrey.
2^e édition revue, Paris, 1909

II. — SUR LE VOYAGE DE MONTAIGNE, CONSULTER :

DELACROIX : *Montaigne malade et médecin, Thèse de Lyon*
1907.

HELME : *Les Jardins de la Médecine, in-8°, 1907.*

HIGRE : *Notice sur les voyages de Michel de Montaigne en Italie par la Suisse et l'Allemagne en 1580-1581, in-8°.*

JAMES : *Montaigne. Ses voyages aux eaux minérales en 1580-1581, in-8°. Paris, 1879.*

MERLEAU-PONTY : *Montaigne et les Médecins, thèse de Paris*
1903.

MOLINÉRY : *La cure de Montaigne à Plombières-les-Bains, L'Art médical, 15 novembre 1927.*

SAINT-BEUVE : *Nouveaux Lundis, tome II.*

SPALIKOWSKI : *Dictionnaire médical des Essais de Montaigne*
in-8°, 1897.

VILLARET : *Les grandes étapes de l'hydro-climatologie*; leçon
inaugurale de la Chaire d'hydrologie et de climatologie
thérapeutiques. — *Presse Médicale*, 28 novembre 1928.

Limoges, Imprimerie Commerciale Perrette
